

Récital d'Ivan Illic, piano au MAMCO de Genève

Genève, MAMCO. Ivan Illic, piano. Mercredi 12 novembre 2014, 18h30. Ivan Illic vient de publier un exceptionnel cd intitulé [the transcendentalists](#) qui dans le choix des compositeurs abordés et la référence au courant esthétique demeure un manifeste pour la musique pure, allusive, énigmatique, cultivant



l'imaginaire hors normes et plaçant le clavier tel un tremplin vers l'invisible... Le pianiste renouvelle ce goût de la performance dans un travail développé avec les étudiants du département des arts visuels de la HEAD Genève et du théoricien pédagogue Benoît Maire dont on connaît le travail particulier sur la perception et la réception. Le concert du 12 novembre à Genève souligne l'entente qui est née de leur rencontre, autour de l'œuvre de **Morton Feldman** dont Ivan Illic joue *Palais de Mari* (1986), une œuvre centrale de son disque récent *The transcendentalists* (élu CLIC de classiquenews). Le concert marque aussi la parution d'un livre cd dvd, prolongement du travail réalisé à Genève entre les plasticiens vidéastes et le pianiste américain... « Au-delà des sons : Piano mystique et irrésistible d'Ivan Illic », [lire notre critique développée du cd The Transcendentalist. Ivan Illic, piano. Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman par Lucas Iron](#), CLIC de classiquenews de mai 2014.

Extraits de la critique CLASSIQUENEWS.COM :



« Derrière le jeu acrobate et la réalité matérielle du clavier, la pure émanation de mondes inconnus, brossés comme des visions à la fois introspectives et contemplatives se profilent ; des questionnement intimes qui font de la musique, l'émanation

d'humanismes critiques à l'œuvre, s'invitent : tel est le défi de ce disque très personnel qui implique et révèle derechef la grande sensibilité du pianiste Ivan Ilc, son exigence artistique comme sa fougue et son questionnement interprétatif... C'est un parcours construit comme une quête continue et sans retour d'où la grande tension sous jacente à chaque formulation : plus récente entre toutes les pièces, *Music Without Metaphor* (2013) du contemporain trentenaire Wollschleger sait recueillir l'héritage interrogatif et spirituel de ses prédécesseurs en une qualité d'onirisme pudique, -entre résonance et silence, vibrations ciselées-, qui questionne et ... enchante lui aussi. Même accomplissement pour le dernier tableau, le plus long de tous : *Palais de Mari* (1986) signé Feldman, où le questionnement interroge la forme même, et le silence et la résonance ultime ; où le bruit de la mécanique du clavier participe d'une question qui touche l'essence et le sens de la musique comme langage de connaissance et de dépassement. Le jeu puissant, intense confine à l'exténuation d'une formulation condamnée à se répéter sans trouver d'écho libérateur. A trop chercher, le penseur ne prend-t-il pas le risque de se perdre ? Sa question ne trouve-t-elle pas sa réponse en lui-même, au terme de cette traversée magicienne ? » (Lucas Iron, mai 2014).



Satie, Cage, Feldman...
Récital du pianiste Ivan Ilıc
[Mercredi, 12 novembre 2014](#)
[Genève, Musée d'art moderne et contemporain \(Mamco\)](#)
rez-de-chaussée, 18h30, entrée libre

Programme :

Erik Satie
Nocturne no 1 (1919)
Gnossienne no 3 (1890)
Gnossienne no 5 (1889)
Sarabande no 1 (1887)

John Cage
In a Landscape (1948)
Dream (1948)

Morton Feldman
Palais de Mari (1986)

Illustration : Ivan Ilıc, Morton Feldman, Ivan Ilıc au piano ©
Ker Xavier

APPROFONDIR

LIRE [notre entretien avec Ivan Ilıc, piano. A propos de
Feldman, Satie, de la vidéo et de la musique...](#)

DVD. Reynaldo Hahn : Ciboulette, 1925 (2 dvd Fra Musica)



DVD. Reynaldo Hahn : Ciboulette, 1925. (Fuchs, Opéra Comique février 2013. 2 dvd FRA Musica).

En 1925, au cœur des années folles, celles de l'entre deux guerres, Reynaldo Hahn (1874-1947) revivifie l'esprit enivré des opérettes de Johann Strauss et d'Offenbach : c'est une succession de tableaux populaires et collectifs d'où jaillissent de subtiles personnalités (Ciboulette, Antonin), qui évoque aussi en une fresque sociale et politique, le Paris des Halles et de l'Opéra : mixité des classes comme si elles étaient à bord du Titanic : emportées malgré leurs différences qui s'entrechoquent mais acculées à l'inéluctable, non pas fractionnées ni opposées mais fusionnées des officiers de hussards aux maraîchers des Halles, des courtisanes aux aristos... : un traumatisme vécu par tous sans distinction en 1914 et 1918, bientôt à venir en 1939... La nostalgie d'une ère bénie perdue, celle des premiers amours – ivresse de l'innocence bercée d'illusion amoureuse (le baryton soudainement grave et sombre et très tendre du contrôleur Duparquet), surtout cet état choqué, celui des lendemains de griseries et d'orgies conduisant à un réveil difficile : on pense constamment aux climats de La Chauve souris (même confusion des classes grâce au truchement des masques et du carnaval, même difficulté face au réel... avec cet épanchement éperdu, sincère vers l'amour). Tout l'opéra est construit sur



la lente et progressive révélation du pur amour, le vrai, le plus authentique, celui qu'éprouve le jeune richard Antonin et la belle maraichère aux Halles, Ciboulette, si piquante et astucieuse du haut de ses 21 ans. La délicatesse et le raffinement du style de Hahn éclate au grand jour : une intelligence des contrastes, une sensibilité surtout qui en font un génie de la légèreté grave. Evidemment, les airs de Ciboulette qui exige un soprano agile, ne comportent malheureusement aucune colorature ni vocalises car le style verse toujours dans la chanson, la revue, et la comédie musicale, époque oblige.



L'autre composante qui assure la réussite du spectacle reste l'incrustation de scènes purement théâtrales qui convoquent la présence de **Bernadette Lafont** (Madame Pingret, marchande de poissons et voyante extralucide..., **Michel Fau** et l'ex directeur des lieux, **Jérôme Deschamps** soi même ; ce sont aussi de multiples références dans le style parodique propre à l'opéra comique des scènes du grand opéra : quand le capitaine Roger retrouve son aimé Zenobie, courtisane parisienne, Hahn singe avec finesse les retrouvailles de Manon et Desgrieux composées par Massenet (son professeur).

Sincérité, raffinement : Ciboulette révélée



Sous l'ivresse, l'enivrement, la délicatesse (ode au muguet du final du I) se cache un vrai sentiment de nostalgie et de gravité à mettre en relation avec l'époque de Hahn, avec sa propre vie ; avec ses oeuvres aussi car Ciboulette appartient

au genre léger dans un catalogue plus fourni en œuvres sérieuses. Hahn est un grand tendre, jamais maniéré ni sirupeux, dont les scènes si les interprètes savent en préserver le format originel, plus chambriste et scintillant que déclaratif et spectaculaire, approchent souvent la grâce et l'enchantement. Créé au Théâtre des Variétés le 7 avril 1923, Ciboulette synthétise l'élégance et le raffinement que Hahn sait accorder au naturel et la sincérité. **Dans la mise en scène de Michel Fau**, la double écriture, entraînante et sombre à la fois, drôlatique et amère, entre théâtre et chant, se dévoile sans fard laissant toute sa place à ce qui plaît au directeur de l'Opéra-comique, ex Deschiens : ce goût pour le théâtre pur, délirant, incongru, savoureux où brillent souvent des dialogues parlés aux références actuelles (« Maline comme Marine, pardon Martine »... glisse Ciboulette dans son air de présentation dédié à la défense de son prénom). Ainsi, cerise sur le gâteau d'un ouvrage riche en surprise et acteurs invités : Michel Fau, lui-même, irremplaçable Comtesse de Castiglione, et celle de Jérôme Deschamps qui joue son propre rôle en directeur d'opéra.

Agile, brillante, d'une vrai tempérament scénique, d'une voix claire parlée ou chantée, de fait la soprano **Julie Fuchs** s'impose sans discussion, au point que l'on regrette que l'écriture de Hahn ne lui offre aucune vocalises et colorature plus développées : sa facilité chantante appelle constamment une ivresse lyrique qui n'est pas écrite mais présente pourtant par son jeu tout en finesse.

Même talent saillant pour son compagnon à la ville, **Julien Behr** qui chante Antonin, son futur mari. Même si le jeu est conçu avec trop de contrastes appuyés, plus de retenue aurait été savoureuse, le ténor frappe comme Ciboulette, par son angélisme gauche, sa tendresse séduisante. Mentor pour les deux oiselets à l'école de l'amour naissant, le contrôleur Duparquet gagne grâce au chant noble et sincère du baryton

Jean-françois Lapointe, une vérité théâtrale surprenante. Le baryton se fait diseur, exprimant cette gravité sincère propre au Hahn des mélodies par exemple.

Même engagée, **Laurence Equilbey** est certes vive, mais manque de cette profondeur et de cette exquise nostalgie indéfinissable qui fondent aussi l'esthétique de Hahn : les chœurs et l'orchestre chantent et jouent trop fort, mettant en péril ce format originel ; et malgré les qualités de l'Orchestre



Symphonique de l'Opéra de Toulon, on peine à vraiment se délecter d'une partition constellée de raffinement mélodique et harmonique : **il est temps de jouer Hahn sur un orchestre avec instruments d'époque** (Les Siècles auraient été plus légitimes). La direction d'acteurs est soignée, le jeu manque parfois de vraie finesse (plongeant souvent dans la caricature), mais la distribution est amplement satisfaisante. Hahn touche par sa sincérité et sa tendresse, sa nostalgie et son raffinement naturel. La production mérite légitimement ce transfert en dvd : la réhabilitation de Hahn est en marche. En voici un premier jalon. **Notre CLIC récompense la cohérence superlative du plateau vocal** et la place accordée au délire théâtral, magistralement relevé.

Reynaldo Hahn : Ciboulette, 1925. (Fuchs, Opéra Comique février 2013. 2 dvd FRA Musica).

Illustrations : E. Carecchio

Nouvelle tournée du JOA : Haydn, Beethoven

JOA, nouvelle tournée : les 21,22 et 23 novembre 2014. Saintes et Paris. Voilà 18 ans que le JOA offre un terrain stimulant aux volontés instrumentales les plus ardentes et juvéniles... Chaque nouvelle tournée du **JOA (jeune Orchestre**



de l'Abbaye qui a sa résidence à Saintes) est la promesse d'un travail approfondi sur le répertoire abordé, sujet de séances acharnées d'autant plus formatrices pour les jeunes instrumentistes. En novembre 2014, le Jeune Orchestre de l'Abbaye travaille avec [Alessandro Moccia](#) à la direction et au premier violon : leur pédagogue est aussi le premier violon de l'Orchestre des Champs Elysées avec lequel le JOA cultive des relations proches et familiales, le premier étant en quelque sorte le géniteur et le mentor du second. Feu en partage, mordant ciselé des instruments d'époque font jaillir à travers l'engagement et la ferveur de plus jeunes, une nouvelle sonorité chez Haydn et Beethoven. Aux amateurs de concert symphonique et d'approche fouillée, préparée, retravaillée : cette nouvelle série de 3 concerts est un must.

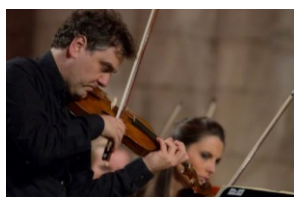
Jeune Orchestre de l'Abbaye



Confrontés aux défis multiples du jeu sur instruments d'époque, ils abordent durant un stage d'orchestre la Première Romance de Beethoven et l'Horloge d'Haydn. Deux œuvres virtuoses et redoutables sur le plan expressif qui les conduira à offrir le meilleur d'eux mêmes lors des 3 concerts, aboutissements de cette nouvelle session d'apprentissage intensif. **RV les 21, 22 et 23 novembre 2014** Les Jeunes du JOA abordent deux

sommets de l'écriture symphonique, de l'âge des Lumières avec le père de la Symphonie, Haydn soi-même, ... au romantisme le plus fougueux et exalté d'un Beethoven mûr, soit de l'extrême fin du XVIII^e au temps de la Vienne impériale éternelle, capitale de l'élégance facétieuse (1794) à la quête d'une arche musicale sans équivalent à son époque défendue par le grand Ludwig, conquérant d'un nouveau langage pour un nouveau monde, en 1812, celui qui va bientôt composer la 9^{ème}. En jouant les deux partitions sur instruments d'époque, les jeunes musiciens professionnels apprennent aussi en plus de la technique instrumentale, les valeurs et la sensibilité de chaque esthétique. Du classicisme au romantisme : une période clé de l'art musical et symphonique à Vienne.

Lire la présentation des œuvres au programme de la nouvelle tournée Haydn et Beethoven du JOA en novembre 2014



Haydn, Beethoven :

[le JOA à l'épreuve symphonique](#)

[Nouvelle tournée du JOA](#)

[Du 17 au 23 novembre 2014](#)

[3 concerts publics, les 21, 22 et 23 novembre](#)

[2014](#)

Concert au lycée Bellevue à Saintes le 21 novembre
(dans le cadre des actions de médiations, rencontre avec les élèves, véritable échange avec les musiciens : les jeunes instrumentistes rencontrent les élèves internes pour discuter avec eux de musique classique)

[Concert à Saintes, Abbatale le 22 novembre, 20h30](#)

Concert à Paris, Hôtel des Invalides, le 23 novembre 2014
3ème concert de ce type à Paris, Salle Turenne à 17h

[VIDEO : voir le JOA sous la direction de Philippe Herreweghe interpréter la Symphonie N°1 « Titan » de Gustav Mahler](#)
(Abbatale de Saintes, festival de Saintes, juillet 2013)

William Christie dévoile Rameau en « maître à danser »

Paris. Cité de la musique,
Rameau, maître à danser, les 21
et 22 novembre 2014, 20h. Après
l'avoir créée en juin dernier à
Caen, William Christie reprend
la production événement qu'il
dédie au génie chorégraphique de
Rameau, pour l'année des 250 ans



de la disparition du Dijonnais. **“Rameau maître à danser”**... c'est
le titre précis de ce nouveau spectacle façonné par les Arts
Florissants. William Christie nous offre ainsi deux ballets

méconnus à redécouvrir (tous deux représentés à Fontenaibleau) dont un ballet créé pour la naissance du Dauphin, futur Louis XVI, le 12 octobre 1754. Avant la vogue Retour d'Egypte à venir, -celle initié à l'extrémité du XVIIIè par la Campagne de Bonaparte en Egypte-, Rameau aborde l'exotisme de l'Antiquité égyptienne en célébrant la naissance d'un dieu, Osiris. Dieu majeur du panthéon nilotique qui incarne, thème central de la ferveur antique, la résurrection après la mort. C'est selon la vision de Rameau, toujours soucieux de représenter les mécanismes et phénomènes de la nature, une pastorale heureuse et réjouissante (commande royale oblige) où Jupiter descend des cintres, interrompt la danse des bergers, pour annoncer l'événement heureux : l'amour et les grâces s'associent aux mortels pour célébrer la naissance divine. Ni spectaculaire fracassant, ni apparitions fantastiques (quoique) mais la seule et miraculeuse activité de la danse magicienne... avec cette sensualité envoûtante dont nous délecte le fondateur des Arts Florissants depuis plus de 30 ans à présent. **LIRE** notre [critique complète du spectacle Rameau, maître à danser](#)



Rameau, maître à danser

La Naissance d'Osiris, ballet en un acte

Daphnis et Eglé, pastorale

nouvelle production

William Christie, direction

Sophie Daneman, mise en scène

[Paris, Cité de la musique](#)

[Salle des concerts](#)

[Les 21 et 22 novembre 2014, 20h](#)

Les Arts Florissants chœur et orchestre / William Christie,
direction musicale

Sophie Daneman, mise en scène / Françoise Denieau,
chorégraphie / Nathalie Adam, Robert Le Nuz, assistants à la

chorégraphie / Gilles Poirier, répétiteur / Alain Blanchot,
costumes / Christophe Naillet, lumières et scénographie

Reinoud van Mechelen, Daphnis / Elodie Fonnard, Eglée / Magali
Léger, Amour (D&E), Pamilie (Naissance) / Arnaud Richard,
grand prêtre / Pierre Bessière, Jupiter / Sean Clayton, un
berger (La Naissance)

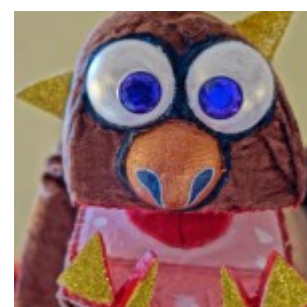
Robert Le Nuz, Nathalie Adam, Andrea Miltnerova, Anne-Sophie
Berring, Bruno Benne, Pierre-François Dolle, Artur Zakirov,
Romain Arreghini, danseurs

[EN LIRE +](#)

LIRE notre [critique complète du spectacle Rameau, maître à
danser](#)

Petit grand roi Ubu au TAP de Poitiers, création

Poitiers, TAP. 12>14 novembre 2014. Création:
Courte longue vie au grand petit roi. Le
spectacles jeune public réunit les
marionnettes de Neville Tranter et la musique
d'Alexandros Markeas, sur un texte de Philippe
Dorin. Portés par le succès de leur précédente
production (*La maison qui chante* de Betsy
Jolas, 2012), les piliers d'une équipe gagnante présente au
TAP de Poitiers leur nouvelle production. L'univers déjanté
des marionnettes expressionnistes de Tranter -à la fois lutins
malicieux et clowns grimaçants-, crée une univers d'une



évidente force poétique... à laquelle répond le geste instrumental de Philippe Nahon et de son ensemble Ars Nova, artistes associés au TAP. Le spectacle aux références politiques sombres produit à l'inverse un dramatisme drôlatique qui saisit immédiatement petits et grands. Depuis « Schikelgruber », Neville Tranter favorise l'alliance des marionnettes et des chanteurs réalisant une forme théâtrale forte et truculente.

Ubu roi revisité

Le spectacle met en avant la performance des chanteurs marionnettistes. Les chanteurs manipulateurs explorent de nouvelles expressions au service du drame. Les marionnettes de Neville Tranter (Stuffed Puppet Theater d'Amsterdam) ont été spécialement conçues dans cette optique : visuel, scénique, musicale. Le livret de Philippe Dorin, habitué de ce type d'expérience pluridisciplinaire depuis le succès de la production aux enjeux semblables (*La Maison qui Chante*), épingle dans une écriture affûtée et critique, la déroute et l'espoir dérisoire de notre civilisation, sacrifiant sans réserve toutes les richesses offertes de notre monde.

Une vision engagée et consciente sous sa verve pleine d'humour... Voici sur le mode shakespearien, une fable-farce nouvelle traitant de la folie et de l'envie, filles aînées du pouvoir, c'est donc à l'adresse des petits une opérette cruelle et barbare qui pourtant peut se lire comme un drame ubuesque et délirant, purement humoristique. Chaque scène regorge de situations comiques, chargées en personnages contrastés, d'une verve irrésistible. Philippe Dorin reprend le mythe d'Ubu roi, souverain criminel et pathétique (ou de Macbeth chez Shakespeare) : « *Qui t'empêche de massacrer toute la famille et de te mettre à leur place ?* » dit la Mère Ubu. Qui manipule qui ? Voilà un rapport qui gagne une singulière vérité dans l'association trouble et ici magnifiquement exploitée entre la marionnette et son manipulateur marionnettiste, véritable maître chanteur (au

sens propre comme figuré). Rapport de force, rapport de chantage, tension implicite continue : voilà des ressorts exaltant et stimulant pour le déploiement d'un spectacle hors normes qui visuellement, par sa truculence et son dispositif singulier, captive immédiatement les enfants... comme leurs parents. Agile, facétieux, mordant et drôle aussi, le nouveau spectacle présenté en création au TAP de Poitiers devrait marquer les esprits des petits comme des grands.

Synopsis

Une suite de courtes scènes de marionnettes racontent la vie d'un roi maître chanteur cultivant la mauvaise foi pour assujettir son peuple et son entourage. Lui, c'est la tête. Son manipulateur, le bras. Tout le monde doit chanter, que ça vous chante ou pas ! Un petit orchestre et un chœur de filles viennent ponctuer la vie de ce royaume sans fausse note. Mais, petit à petit, quelques couacs vont se glisser ici ou là et mettre un bémol aux « si » autoritaires du maître chanteur. Une modeste professeure de philosophie réveillera la conscience de son propre manipulateur qui appartient à cette majorité silencieuse vivant dans l'ombre. Tous les deux tiennent bientôt tête à ce guignol de roi main dans la main, et s'en reviendront bras dessus, bras dessous...



[Markeas / Dorin / Tranter / Nahon :](#)

Courte longue vie au grand petit roi

Création le 12 novembre 2014

au TAP Théâtre Auditorium de Poitiers

Opéra à destination d'un public familial et jeune public (à partir de 9 ans)

Pour quatre chanteurs marionnettistes
et trois instrumentistes

Musique : **Alexandros Markeas**

Livret : **Philippe Dorin**

Mise en scène et création des marionnettes:

Neville Tranter

(Stuffed Puppet Theater Amsterdam)

Direction musicale, **Philippe Nahon**

Direction artistique, Xavier Legasa

Chef de chant, Sylvie Leroy

Francesca Congiu, Soprano

Aurore Ugolin, Mezzo-Soprano

Paul-Alexandre Dubois, Baryténor

Xavier Legasa, Baryton

Solistes d'**Ars Nova** ensemble instrumental

Éric Lamberger, Clarinette

Isabelle Veyrier, Violoncelle

Isabelle Cornélis et Elisa Humanes (en alternance),

Percussions

**CRÉATION à Poitiers – puis TOURNEE en France en 2014 et 2015,
jusqu'au 7 mai 2015**

12>14 novembre 2014

6 représentations du 12 au 14 novembre, dans le cadre des
programmations du TAP Théâtre Auditorium de Poitiers et des
Petits devant les Grands derrière au TAP Théâtre Auditorium

[de Poitiers](#)

18 et 19 novembre 2014

3 représentations à Saint-Nazaire (Partenariat Athénor et
Théâtre de Saint-Nazaire)

du 27 au 29 novembre 2014

5 représentations à l'Espace Paul Eluard de Stains

du 7 au 9 décembre 2014

5 représentations au Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine

du 16 au 19 décembre 2014

5 représentations au Festival Théâtre à tout âge à Quimper et
Morlaix

du 18 au 21 mars 2015

6 représentations au Théâtre de St-Quentin-en-Yvelines

les 25 et 26 mars 2015

4 représentations à l'Opéra de Reims dans le cadre du festival
Mélîmôme

30 et 31 mars 2015

4 représentations au Théâtre Gérard Philippe de Frouard

7 mai 2015

1 représentation au Centre culturel de La Norville

**Palmarès du 4ème Concours
international de Bel canto**

Vincenzo Bellini 2014

✘ **Palmarès du 4ème Concours international de Bel canto Vincenzo Bellini 2014.** Au terme de la Finale qui s'est tenue le 31 octobre dernier au Théâtre de la Garenne (Garenne-Colombes, 92), le Jury du 4ème Concours Bellini 2014 a proclamé son palmarès : comme en 2012 à Catane, **pas de Premier Prix cette année** : il est vrai que 3 candidats particulièrement prometteurs ont dû se désister, certains à quelques jours de la première soirée des épreuves (demi finales du 30 octobre 2014). C'est la jeune mezzo française, Marion Lebègue qui a convaincu de façon frappante jury et public de la Garenne-Colombes. En choisissant pour les deux airs de la Finale, Meyerbeer (Les Huguenots) et Bellini (Les Capulets et les Montaigus), la jeune diva a révélé un chant puissant, corsé, intelligible et une facilité dramatique qui annonce demain un vrai tempérament théâtral. Le Prix Bellini 2014 confirme donc un mois après, le choix du Jury du dernier Concours de chant de Toulouse (présidé par Teresa Berganza) qui a remis à Marion Lebègue, son Premier Prix (ex aequo avec le ténor coréen Junghoon Kim) en septembre 2014. Marion Lebègue sera probablement la suivante de Leonora du Trouvère de Verdi, aux côtés d' ... Anna Netrebko (et Marcello Alvarez en Manrico), à l'Opéra Bastille en décembre 2015. A suivre.



La jeune mezzo française, Marion Lebègue voit son talent confirmé par le palmarès du dernier Concours Bellini 2014.

Prix de la Ville de la Garenne-Colombes

Ex-aequo :

Marion Lebègue, mezzo (France)

Cristina Giannelli, soprano (Italie)

Prix du New Year Music Festival in Gstaad :

Myrto Bocolini, soprano (Grèce)

Prix spécial de la meilleure interprétation d'un air en français :

Marion Lebègue, mezzo (France)



Composition du Jury 2014 :

Président : Alain LANCERON

Mme Isabelle MASSET,
directrice adjointe du Grand Théâtre de Bordeaux.

Mr Maurice XIBERRAS,
directeur de l'Opéra de Marseille.

Mme Viorica CORTES, mezzo soprano

Mr Badri MAYZURADZE, ténor, Galina Vichnevskaya, Opéra center

Mr Daniel KOTLINSKY, baryton

Mireille Larroche, metteur en scène

Liste des 12 candidats 2014

Adèle BOXBERGER, mezzo (France)

Myrto BOCOLINI, soprano (Grèce)

Paola CACCIATORI, mezzo (Italie)

Jeremy DUFFAU, ténor (France)

Alexey GUSEV, baryton (Russie)

Cristina GIANNELLI, soprano (Italie)

Odile HEIMBURGER, soprano (France)

Patrick KABONGO, ténor (Congo)

Marion LEBEGUE, mezzo (France)

Victoria MARKARYAN, mezzo (Georgie)

Anna MARSHANIYA, soprano, (Georgie/Russie)

Franco CERRI, baryton (Italie)

Les 6 candidats présents pour la demi finale du Concours Bellini 2014 :



+ d'Infos
: www.concoursinternationaldebelcantovincenzobellini.com

VOIR notre grand reportage vidéo en 2 volets : [Le Concours international Vincenzo Bellini](#)

CD. Lisa Batiashvili : Bach (1 cd Deutsche Grammophon)

CD. Lisa Batiashvili : Bach (1 cd Deutsche Grammophon).

Maturité rayonnante et partagée... La violoniste géorgienne Lisa Batiashvili gravit un nouveau degré d'accomplissement musical avec ce recueil dédié aux piliers de la dynastie Bach, père et fils : Jean-Sébastien et son fils aîné Carl Philipp Emanuel, fêté en 2014 à l'occasion de son tricentenaire. Mais elle le fait en ayant choisi préalablement ses partenaires... l'intelligence de l'association contribue beaucoup à la réussite du programme. Sur violon moderne, preuve est donnée contre les partisans du jeu historique sur instrument ancien que le style et le raffinement d'un geste élégant peuvent également apporter d'indiscutables effets : articulation limpide, sonorité ronde et délicatement ciselée, et surtout ici, dans l'esprit évident d'un enregistrement familial, une complicité immédiatement séduisante. Les



qualités naturellement chantantes de la violoniste s'affirment dans la superbe Sinfonia en fa majeur extraite de la Cantate BWV 156 : chant des béatitudes inspiré par une certitude inaltérable, – solo originellement pour hautbois, transposé ici pour violon-, une ferveur inextinguible que le violon aux phrasés fruités de l'instrumentiste sait colorer avec la pudeur généreuse et chaude qui lui est propre.

Bach à deux voix : le couple Leleux / Batiashvili



L'assise intérieure et la maturité expressive comme l'élégance stylistique de Lisa Batiashvili se confirme encore dans les 4 mouvements de la Sonate n°2 BWV 1003 pour violon seul : abstraction aérienne du Grave initial, légèreté faussement anodine de la Fugue qui suit ; pudeur sertie de noble fragilité de l'Andante, enfin pure énergie brillante au jeu pur de l'Allegro conclusif...

Le Trio pour flûte et violon du fils Carl Philipp Emanuel Wq 143 témoigne des dispositions de la soliste dans le format concertant, exercice dialogué où s'équilibre naturellement la personnalité des super solistes associés (entre autres Emmanuel Pahud à la flûte)... la jubilation qui naît de l'écriture concertante place ainsi le fils Bach, immensément admiré à Hambourg après son mentor et modèle Telemann, le un génie de l'esthétique classique dont saura se souvenir Haydn et Mozart.

L'étonnante transcription de l'air initialement pour contralto de La Passion selon Saint-Mathieu BWV 244 » Erbarme dich,

mein Gott », dévoile à quel point le chant des instruments dialogués (violon et hautbois d'amour, celui fruité et expressif de François Leleux le mari à la ville de la belle Lisa) peut se substituer sans perte d'intensité ni d'expressivité à la voix humaine : il est vrai que l'économie et la sobriété du jeu des deux instrumentistes façonnent un épisode qui frappe par son dépouillement et donc sa sincérité immédiate. Même enthousiasme pour le Double Concerto BWV1060R qu'on a longtemps pensé pour 2 clavecins puis 2 violons avant que Woldemar Voigt en 1886 ne souligne son indiscutable écriture façonnée pour le hautbois et le violon : une partition devenue emblématique du duo composée par le couple de musiciens, Leleux et Batiashvili. Le ton général est bien celui d'une pudeur volubile partagée par les deux interprètes visiblement portés par leur association rayonnante. Excellent disque.

Lisa Batiashvili, violon : Bach. Jean-Sébastien et Carl Philipp Emanuel : Concertos, Sinfonia, Trio, transcription... 1 cd Deutsche Grammophon 00289047902479

Compte rendu, récital. Paris. Théâtre des Champs-Élysées, le 11 juin 2014. Récital Ramon Vargas, ténor. Mzia Bachtouridze, piano

On attendait un duo ténor-basse, c'est le ténor seul qui s'est présenté sur la scène. En effet, le bien connu Ildar Abdrazakov, l'une des voix les plus appréciées dans la tessiture la plus grave, avait du déclarer forfait pour cause de refroidissement. Son partenaire, **Ramon Vargas**, s'est ainsi empressé de concocter un programme qu'il pourrait occuper tout entier. Le ténor mexicain s'avance devant une salle refroidie par l'absence de son partenaire et, lui-même peu assuré et visiblement pas épargné par les ennuis de santé, entonne le second air d'Ottavio. Attaqué ainsi à froid, l'air mozartien laisse poindre un aigu un rien dur, mais les vocalises, précises et déroulées d'un seul souffle – prouesse devenue rare aujourd'hui –, démontrent que l'instrument du chanteur n'a rien perdu de la souplesse de ses débuts en tant que ténor rossinien. Suit l'air de Ferrando qui confirme ces impressions.



On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même

Mais c'est l'interlude suivant qui suspend la salle et donne le coup d'envoi de la soirée. La pianiste **Mzia Bachtouridze** s'approprie pleinement la transcription de la Mort d'Isolde wagnérienne qu'en a imaginée Franz Liszt. Le toucher se fait caresse, les harmonies s'élèvent avec une limpidité évidente, le son du piano apparaît transfiguré, et un silence religieux se fait dans la salle, chacun goûtant pleinement la magie de l'instant.

Le ténor revient sur le plateau pour deux pièces de Donizetti, et la grâce du morceau précédent paraît avoir rejailli sur sa voix, d'un coup rajeunie et illuminée. Dans la mélodie « Ah !

Rammenta, o belle Irene » le chanteur déploie un superbe legato et une italianité gourmande, qui introduisent la pudeur et l'intensité du magnifique « Angelo casto e bel » tiré du peu connu Duca d'Alba, petit bijou de raffinement qui tombe naturellement dans sa voix et paraît avoir été écrit pour lui.

Et la première partie de la soirée se clôt avec l'un des chevaux de bataille du chanteur, la romance de Nemorino extrait de l'Elisir d'amore. Cette « Furtiva lagrima » se voit détaillée et phrasée avec une infinie tendresse, vrai moment de beau chant et d'émotion pleinement vécue. L'entracte passé, Ramon Vargas fait un détour par la France avec « Après un rêve » de Fauré, profitant de cette mélodie pour faire admirer une diction française bien maîtrisée, mâtinée cependant de son accent sud-américain, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Et on apprécie également une interprétation plus opératique que de coutume, aux dimensions plus vastes, donnant à ces phrases un relief particulier.

Avec Gounod, retour à un terrain connu, grâce à la cavatine de Roméo, que le ténor connaît bien. Ligne, nuances et radiance du timbre, tout y est, ainsi qu'un aigu glorieux couronnant l'air. Le public, peu à peu déridé, éclate en ovations, comme un miracle inattendu.

Mais le chanteur éblouit là où on l'attendait le moins, dans le répertoire russe. Avec « Kuda, kuda », le poignant air de Lenski extrait d'Eugène Onéguine de Tchaïkovski, il se révèle étonnamment à l'aise dans la langue de Pouchkine et traduit avec une justesse saisissante la mélancolie de ce jeune homme faisant à cet instant ses adieux à la vie. Un très grand moment de musique.

Après une magnifique interprétation de l'Improvisation n°13 de Francis Poulenc par la toujours **exceptionnelle Mzia Bachtouridze au piano**, c'est au tour de Verdi de se faire une place dans le programme. Deux airs de chambre, miniatures résumant parfaitement les affects développés par le

compositeur et chantés avec beaucoup d'art par le ténor, introduisent la scène de Rodolfo tiré de Luisa Miller. Une ligne qui convient admirablement au chanteur, permettant un legato de haute école et appelant une vaillance parfaitement mesurée, qui n'est pas encore celle exigées par les ouvrages ultérieurs du maître de Busseto. Qualités que Ramon Vargas possède toutes, parvenu au plus haut degré de sa maîtrise vocale là où d'autres montreraient déjà des signes de fatigue. Au contraire, il semblerait que le simple fait de chanter, de chanter pleinement, et de le faire bien, ait permis à la voix de trouver son chemin et de s'embellir au cours de la soirée. Le public ne s'y trompe pas et réserve un authentique triomphe au ténor mexicain, visiblement soulagé et heureux.

Et ce ne sont pas moins de quatre bis que sa générosité lui fait offrir aux spectateurs en liesse. Une Danza rossinienne endiablée et à l'aigu généreux devient prélude à trois mélodies espagnoles au charme enjôleur, « Estrellita », « La Borrachita », et surtout « Te quiero mucho » murmuré comme dans un rêve, et conclu par un aigu piano qui achève de faire chavirer la salle, et nous avec. Une grande leçon de chant, sur laquelle bien des chanteurs actuels pourraient méditer.

Paris. Théâtre des Champs-Élysées, 11 juin 2014. **Wolfgang Amadeus Mozart** : *Don Giovanni*, « Il mio tesoro » ; *Così fan tutte*, « Un' aura amorosa ». **Richard Wagner / Franz Liszt** : *Isolde* Liebestod. **Gaetano Donizetti** : « Ah! Rammonta, o bella Irene » ; *Il Duca d'Alba*, « Angelo casto e bel » ; *L'Elisir d'amore*, « Una furtiva lagrima ». **Gabriel Fauré** : « Après un rêve ». **Charles Gounod** : *Roméo et Juliette*, « L'amour... Ah! Lève-toi soleil ». **Piotr Ilitch Tchaïkovski** : *Eugène Onéguine*, « Kuda, kuda ». **Francis Poulenc** : Improvisation n°13. **Giuseppe Verdi** : « Non t'accostar all'urna » ; « Ad una stella » ; *Luisa Miller*, « Oh! Fede negar potessi... Quando le sere al placido ». **Ramon Vargas, ténor. Mzia Bachtouridze, piano**

**Compte rendu, opéra.
Strasbourg. Opéra National du
Rhin, le 24 octobre 2014.
Pietro Mascagni : L'Amico
Fritz. Teodor Ilincai,
Brigitta Kele, Anna
Radziejeweska, Elia Fabbian.
Paolo Carignani, direction
musicale. Vincent Boussard,
mise en scène**

L'Opéra du Rhin, après une création de Régis Campo, s'est lancé dans la redécouverte d'une œuvre méconnue de **Pietro Mascagni : L'Amico Fritz**. Petit bijou à la durée modeste – trois actes déroulés en une heure et demi –, cette œuvre, composée en 1891, un an seulement après le triomphe de *Cavalleria Rusticana*, apparaît comme un retour du compositeur à ce qu'il estimait sa véritable identité musicale. L'âpreté du drame fait place à la volupté de la tendresse, et on se laisse transporter tant par les couleurs bucoliques qui parsèment la partition que par le lyrisme irrésistible des longues lignes



qui se déploient à l'envi. Servant cette partition avec tout le sérieux qu'elle mérite, Paolo Carignani tire le meilleur d'un Orchestre Philharmonique de Strasbourg des grands soirs, cordes au legato de velours et bois charmeurs, tissant un véritable tapis sonore sous les pas des chanteurs, les enveloppant et les soulevant tour à tour.

Un bonbon au parfum de découverte

Contrastant avec cette générosité auditive, l'ascétique mise en scène de Vincent Boussard emplit la scène d'un vide désagréable, refusant l'opulence autant que la beauté. Démission devant la simplicité du livret ou refus de tout premier degré ? Un impressionnant – et bien inutile – changement de décor à vue, quelques poules arpentant le plateau et des projections vidéo bien chiches d'Isabel Robson, c'est peu pour servir la poésie de cette œuvre, et force est d'admettre que les riches drapés imaginés Christian Lacroix se révèlent par trop déplacés dans cet univers simple et villageois.

Heureusement, le versant vocal de cette soirée offre davantage de satisfactions.

En premier lieu, on applaudit sans réserve l'adorable Suzel de Brigitta Kele. La jeune roumaine se coule avec évidence dans la vocalité de la touchante paysanne, son généreux soprano lyrique déployant sans effort la richesse de ses harmoniques, emplissant la salle et nuancant son chant avec élégance. Elle croque ainsi un personnage profondément attachant, trouvant toujours l'émotion juste sans verser dans un pathos facile, au contraire pleine de grâce et de troublante féminité.

Face à elle, Teodor Ilincai fait étalage de son instrument plus brut, jamais avare de décibels, d'une vaillance jamais prise en défaut. Mais tant de mâle assurance paraît superflu pour un emploi tenant davantage de Nemorino que de Turridu.

En outre, on soupçonne le jeune ténor de lorgner d'ors et déjà vers des emplois dramatiques, tant son émission paraît désormais barytonante, comme alourdie et grossie dans le médium, rendant toute velléité de nuances difficile, la délicatesse occasionnant sonorités détimbrées et assourdies. L'aigu demeure en revanche conquérant, mais paraît émis en force, effort inutile dans une salle qui n'en demande pas tant. Le personnage, un peu pataud, est incarné avec justesse, et on croit sans peine à ce célibataire endurci prenant peu à peu conscience d'un amour qu'il désire autant qu'il craint.

Autour d'eux, le David sonore et percutant du baryton Elia Fabbian a tout du bon génie rappelant Malatesta ou Dulcamara chez Donizetti, tandis que le Beppe d'Anna Radziejewska prend des allures d'ange gardien et mêle son beau mezzo à la mélancolie tzigane de son violon.

Amusants et complices, Sévag Tachdjian et Mark Van Arsdale forment un duo épatant, l'Alsace s'invitant dans la coiffe de la Caterina de Tatiana Anlauf. Massés dans les loges d'avant-scène, les chœurs de la maison ont offert, comme à l'heure habitude, une prestation irréprochable. Grand succès pour ce petit bijou de Mascagni, une gourmandise musicale qu'on a hâte de déguster à nouveau.

Strasbourg. Opéra National du Rhin, 24 octobre 2014. Pietro Mascagni : L'Amico Fritz. Livret de P. Suardon (Nicola Daspuro) d'après le roman d'Emile Erckmann et Alexandre Chatrian. Avec Fritz Kobus : Teodor Ilincai ; Suzel : Brigitta Kele ; Beppe : Anna Radziejewska ; David : Elia Fabbian ; Hanezò : Sévag Tachdjian ; Federico : Mark Van Arsdale ; Caterina : Tatiana Anlauf. Chœurs de l'ONR ; Sandrine Abello, chef de chœur. Orchestre Philharmonique de Strasbourg. Paolo

Carignani, direction musicale ; Mise en scène : Vincent Boussard. Décors : Vincent Lemaire ; Costumes : Christian Lacroix ; Lumières : Guido Levi ; Vidéo : Isabel Robson

Compte rendu, Opéra. Liège. Opéra Royal de Wallonie, le 19 octobre 2014. Jules Massenet : Manon. Annick Massis, Alessandro Liberatore, Pierre Doyen, Roger Joakim. Patrick Davin, direction musicale. Stefano Mazzonis di Pralafiera, mise en scène

Quatre ans après sa prise de rôle à l'Opéra de Rome, il était temps pour **Annick Massis** de se frotter une nouvelle fois à l'héroïne née sous la plume de l'abbé Prévost et mise en musique par Massenet. Des retrouvailles entre une



chanteuse et un personnage, comme une rencontre enfin aboutie, dont le concert du mois d'avril Salle Favart nous avait déjà

donné un avant-goût des plus prometteurs. Force est de constater que l'écriture du rôle convient idéalement à la maturité vocal acquise par la soprano française depuis plusieurs années, dont on ne cesse d'admirer l'évolution, toute en sagesse et en lent mûrissement, comme un grand vin dont le bouquet s'enrichit au fil du temps. Ainsi que sa Juliette dans la maison liégeoise nous le faisait déjà écrire voilà près d'un an, l'instrument d'Annick Massis a gagné en ampleur comme en richesse, affirmant un médium désormais parfaitement assis et un grave sonore dans un poitrinage réalisé avec beaucoup d'art, **Annick Massis marche sur tous les chemins** sans pour autant perdre l'insolence et l'éclat de son registre aigu, osant toujours de spectaculaires contre-rés qui médusent l'assistance et déclenchent ses ovations par leur puissance et leur impact dans la salle.

Annick Massis marche sur tous les chemins

A l'instar de l'héroïne de Shakespeare et Gounod, l'évolution du personnage apparaît de façon parfaitement lisible dans son jeu scénique et ses inflexions vocales, l'adolescente naïve du début de l'œuvre faisant place peu à peu à une femme sûre de ses charmes et habile dans leur usage sur la gent masculine.

Plus encore qu'une « petite table » poignante et un « Cours-la-Reine » éblouissant, on retient surtout une scène de Saint-Sulpice débordante de sensualité et de tendresse, ciselée dans ses nuances comme jamais, dans un intense moment d'émotion.

On comprend mal en revanche la nécessité des costumes à enlaidir l'héroïne, la ravalant tout au long de la représentation au rang d'une vulgaire pute de luxe, affublée qu'elle est d'une affreuse perruque blonde contre laquelle se bat constamment l'interprète, un comble pour une chanteuse naturellement dotée d'élégance et de prestance !

A ses côtés, on découvre le jeune ténor italien Alessandro Liberatore, tout entier dans son premier Des Grieux, qu'il sert avec fougue et sincérité. Sa prestation démontre un travail sur la langue française, mais le style propre à cette déclamation et à cette musique mériterait d'être davantage approfondi, la nature profondément transalpine de sa voix transparaissant souvent, malgré un bel effort de nuances en voix mixte dans le Rêve. L'aigu demeure parfois un rien serré et fragile, la projection modeste du chanteur se réduisant alors dans le registre supérieur, rendant ainsi le combat inégal contre l'orchestre. Un talent à suivre, qu'on retrouvera bientôt dans le Nabucco nancéen, où il tiendra le rôle d'Ismaele.

Formidable Lescaut, Pierre Doyen confirme cet après-midi encore les qualités qu'on suit chez lui depuis un moment. Beauté du timbre, puissance de la voix, solidité de la technique, aisance de l'aigu, précision de la diction et intelligence scénique, voilà un carton plein qu'on est heureux, une fois de plus, de saluer bien bas.

On apprécie également sans réserve le Comte Des Grieux de Roger Joakim, davantage baryton-basse que vraie basse, mais c'est un plaisir d'entendre ce rôle chanté haut et clair, avec noblesse et bonté, loin de l'autorité charbonneuse des voix fatiguées souvent distribuées ici. On est sincèrement émus par un « Epouse quelque brave fille » à la ligne de chant si tendrement déroulée que l'amour paternel contenu dans cet air en devient pleinement sensible.

Excellents, le Guillot insidieux de Papuna Tchuradze et le

Brétigny imposant de Patrick Delcour, ainsi que le trio d'élégantes formé par Sandra Pastrana, Sabine Conzen et Alexise Yerna.

Tous évoluent dans la mise en scène imaginée par Stefano Mazzonis di Pralafera. Le maître des lieux a conçu sa scénographie comme le grand livre de la vie de Manon, que la jeune femme feuillette avant de mourir. Les pages se tournent ainsi au fil des actes, idée d'une belle poésie mais dont la réalisation s'avère souvent poussive et la mise en place, à grand renfort de techniciens visibles du public, laborieuse. Si les décors évoquent clairement le premier quart du XXe siècle et les Années Folles – provoquant souvent un décalage avec la musique de Massenet évoquant clairement le XVIIIe siècle –, les costumes balaient allègrement trois cents ans, sans doute pour évoquer l'universalité de l'histoire de Manon Lescaut, ces télescopages créant une confusion qui laisse souvent les spectateurs extérieurs à l'action, les sentiments peinant souvent à s'installer.

A la tête des Chœurs de la maison, en bonne forme, et de l'Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie, très investi dans cette partition, Patrick Davin défend avec passion ce répertoire qu'il affectionne et galvanise ses troupes tout en ménageant les solistes, notamment le rôle-titre qu'il paraît couvrir amoureusement. Au rideau final, triomphe mérité pour Annick Massis, qu'on retrouvera à de nombreuses reprises durant cette saison, et un beau succès pour l'œuvre de Massenet, qu'on ne se lasse pas de redécouvrir.

Liège. Opéra Royal de Wallonie, 19 octobre 2014. Jules Massenet : Manon. Livret de Henri Meilhac et Philippe Gille d'après *Les Aventures du Chevalier Des Grieux et Manon Lescaut* d'Antoine François Prévost. Avec Manon : Annick Massis ; Le Chevalier Des Grieux : Alessandro Liberatore ; Lescaut : Pierre Doyen ; Le Comte Des Grieux : Roger Joakim ; Guillot de Morfontaine : Papuna Tchuradze ; De Brétigny : Patrick Delcour ; Poussette : Sandra Pastrana ; Javotte : Sabine

Conzen ; Rosette : Alexise Yerna. Chœurs de l'Opéra Royal de Wallonie ; Chef de chœur : Marcel Seminara. Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie. Direction musicale : Patrick Davin. Mise en scène : Stefano Mazzonis di Pralafera ; Décors : Jean-Guy Lecat ; Costumes : Frédéric Pineau ; Lumières : Franco Marri